

Le sort du loup sauvage

La quête des origines

Je voudrais bien qu'un jour
un illustre astrologue
éclaire cette nuit
très sombre où je naquis.
Qu'il puisse enfin me dire
par quelle conjonction —
Mercure ou Jupiter ? —
un destin si amer
allait marquer ma vie...
Fallait-il que la Lune,
en son dernier décan,
ceigne une déchirure,
du côté de mon flanc,
et poignarde une écharde
au-dedans de mon âme ?
Pourquoi cette douleur ?
Fallait-il que je naisse
au creux de cette alcôve
pour souffrir et puis vivre
l'horreur de cette vie ?
Insolente jeunesse !
Répugnante jeunesse !
Je naquis dans un creux
ténébreux de l'alcôve.

Vénéneuse intraveineuse

Un serpent, une lune,
mais une lune noire ;
un serpent qui s'élève,
un serpent qui s'abat ;
et la lune serpente,
au long du firmament ;
et la lune, ignorante
du plus petit chagrin,
déverse son venin
par une intraveineuse —
et trois fleurs vénéneuses
croissent dans l'intestin.
Et la nausée me prend,
et je crache vipère,
tout un tas de vipères,
qui encerclent mon lit,
me fixent d'un œil vert,
puis attaquent soudain,
me rentrent dans la bouche,
me sortent par les yeux,
et moi je crie soudain
dans le noir de ma chambre !
Le rêve enfin se fige,
et le réel revient.
L'infirmière de nuit
déboule, et puis soudain,
me roule dans la fange.

Sainte-Anne

Idole aux yeux mi-clos ;
veau d'or — prosternations... — ;
généflexions d'idiots ;
idiots faisant nation ;
toi, nation idolâtre
qui vénère son dieu ;
qui vénère l'hideux
façonné de mains d'hommes !
Et les hommes raisonnent...
Toi, veau d'or, tu frissonnes...
Et tes paupières s'ouvrent !
Et tu galope' enfin,
bon veau sous bonne mère,
tu têtes le venin
de ta mère l'État ;
tu tête' et tu deviens
la vengeance d'État :
la solution finale,
la punition fatale,
la torture légale,
j'ai nommé : l'hôpital !

Comme un chien

J'ai au coup une laisse !
La laiss' du chien fidèle,
la laiss' du chien modèle,
la laiss' du chien soumis,
la laisse meurtricière ;
au coup, la psychiatrie !
Fallait-il que jeunesse
se passe ou bien trépasse
entre les murs aigris
d'un hôpital — hélas ! —,
et d'une chambre close,
d'un univers infâme,
d'un système sans âme,
labyrinthe insoluble ;
toi, dédale légal,
où je vais m'enlisant,
où les médicaments
tiennent l'esprit en laisse,
et brisent mes vingt ans !

La mort du loup

Laissez-moi donc partir !
Partir ! Partir ! Partir !
Partir au loin ! Partir !
Partir sans toit peut-être,
partir, partir nu, certes !
Partir sans revenir !
Partir d'un vrai départ !
Partir sans eau ni vivre !
Partir pour enfin vivre !
Partir pour repartir,
à zéro, repartir ;
repartir avorton ;
moins que rien, mais partir !
S'enfuir ! Partir ! Partir !
Mourir enfin peut-être,
mais mourir pour renaître ;
sans foi, sans dieux ni maîtres,
partir et puis mourir...
mais mourir bien, peut-être :
mourir libre et sans maîtres !
Mourir enfin, peut-être,
ne suivant à la lettre
qu'un seul commandement :
rester libre et connaître
la mort du loup sauvage,
non celle du chien sage !

L'ambre et l'antichambre

L'humiliation s'étant,
s'étant de mur en mur...
Mais puisqu'il faut sentir ;
sentir et ressentir ;
et puisqu'il faut aimer...
l'alcôve est dans mon cœur,
et mon cœur la ressent.
L'alcôve est d'ici-bas,
et mon corps s'en souvient.
Et l'alcôve est alcool,
ténébreux et mystique.
L'alcôve est un pays,
où vivre est un délit.
Et l'alcôve est canif,
qui m'a tranché les veines.
Mais l'alcôve toujours,
demeure inénarrable.
Et puisqu'il faut sentir...
Sentir et ressentir...
Et puisqu'il faut aimer !
L'alcôve est dans mon cœur,
et mon cœur la ressent.
L'alcôve est un non-sens —
par la raison, s'entend — ;
l'alcôve est l'antichambre
d'un amour si puissant
qu'il s'est gravé dans l'ambre.
Et mon cœur... et mon cœur...
Et mon cœur y prétend.

Les murs de Jéricho

À mourir pour mourir,
ou à vivre pour vivre,
je préfère t'attendre...
À tourner pour tourner,
tourner au point d'être ivre,
à tourner tout autour
des murs de Jéricho,
je préfère me rendre,
et me livrer à toi
en une étreinte tendre !
Je te baise les doigts,
tu ris un peu de moi...
Je te baise les pieds,
et tu rougis pour moi...
Je te baise d'amour,
sur le nez, sur les joues ;
l'instant dure toujours —
ô, mystère d'amour !
Moi, je bande tout mou,
feu ma virilité
très dramatiquement
spoliée par le préfet.
Je te baise au genou ;
tu dis "oui", tu dis "nous" ;
l'instant dure toujours...
mystères de l'amour...

Le trou de ver

Un serpent à deux faces,
à deux geule', à huit crocs ;
un serpent, un soleil ;
ce serpent, un tunnel ;
trou de ver — univers —
à travers le soleil,
dont les gueule' grande' ouvertes
sont deux bouches sensuelles,
des lèvres, des baisés,
et un cruel venin,
mais venin partagé...
Une étreinte fatale,
par delà l'univers ;
un serpent à deux portes,
à deux portes ouvertes
sur le même univers.
Par delà le cosmos,
à travers trou de ver,
c'est la mitre et la crosse
d'un évêque à l'envers ;
c'est un trou dans le temps ;
c'est un trou dans le mur ;
c'est un passage vers
et l'endroit et l'envers ;
à la fois le venin,
et son contrepoison.
Aujourd'hui et demain :
c'est Sainte-Ann' qui revient ;
aujourd'hui et demain,
nous nous prenons la main...

Conclusion

Combien de temps déjà ?
Combien de jours déjà ?
Combien de mois déjà ?
Toute une année, déjà !
Mais moi, je reviendrai !
Je viendrai te chercher !
Ho oui !, je reviendrai,
te prendre par la main ;
et d'un geste vengeur,
à l'auto-mitrailleur,
punir tous nos bourreaux,
pour toi, pour nous, pour tous,
fair' tomber les barreaux,
et leur faire bouffer
leurs kilos de cachets,
leur faire enfin comprendre
ce qu'ils nomment folie !
Avec un bazooka,
je reviendrai pour toi !
Et quand je reviendrai,
je serai des milliers !